

Les romans de la crise espagnole : contours/détours

ISABELLE MORNAT

(Université Paris Est Marne-la-Vallée)

La crise a touché l'Espagne à partir de 2008 avec un taux de chômage record, en particulier chez les jeunes, des situations familiales désastreuses dans les foyers frappés par l'expulsion, une précarisation croissante, des coupes budgétaires amputant les services publics. Même si les indicateurs macro-économiques (PIB, taux de chômage, déficit public, dette publique, balance commerciale) réunissent actuellement les signes d'une reprise économique, la crise sociale semble persister.

La crise financière a introduit au cœur de l'espace public un arsenal de concepts pour penser les maux économiques. Dette souveraine, prime de risque, actifs douteux, bulle, produits dérivés... ont fait partie de la prose du monde tandis que les acronymes péjoratifs PIGS ou GIPSY jetaient l'opprobre sur les mauvais élèves de la classe européenne.

Le primat de l'économie dans l'expansion générale des discours est devenu manifeste au vu de l'intérêt suscité par les ouvrages sur l'économie, autrefois réservé à un public averti. Les économistes ont mis à la portée du grand public des outils de compréhension de la crise, à l'image des ouvrages de Leopoldo Abadía, dont le texte « La crise NINJA », lancé en 2008, est devenu un véritable phénomène de la blogosphère en quelques semaines. Il expliquait alors, dans un langage simple voire familier, les événements qui conduisirent à la crise immobilière aux États-Unis et les conséquences de la crise des *subprimes* en Espagne. La crise s'est ainsi muée en filon éditorial, exploité sous diverses formes, des ouvrages de vulgarisation économique en passant par les essais, le théâtre, le roman et la poésie, dont l'intérêt d'un public d'emblée concerné mais démuné peut garantir le succès.

C'est en 2013, année de parution de *En la orilla* de Rafael Chirbes, que la presse consacre la formule « romans de la crise », depuis reprise, commentée et critiquée. Afin d'entamer l'exploration de cette production romanesque, et la validité de la formule journalistique, se tenait en avril 2015 une Journée d'Études organisée par le laboratoire LISAA-EA4120 de l'université Paris Est Marne-la-Vallée dont les articles qui suivent constituent une partie des contributions. Malgré les origines et les trajectoires parfois fort différentes des auteurs, les œuvres examinées posent la question des enjeux sociaux et politiques du réinvestissement de la relation référentielle dans la composition romanesque et de la place du romancier dans

l'espace public. Le sous-titre « contours/détours » visait à questionner les liens référentiels et les moyens scripturaires mis en œuvre. Les deux premières études embrassent le sujet en le contextualisant, les trois suivantes se consacrent à l'analyse de romans précis, paradigmes des romans de la crise espagnole, qui offrent chacun des modalités narratives très différentes : les effets satiriques de l'hétérotopie, le carnivalesque ou le réalisme poétique.

Javier Lluch propose un état de la production littéraire espagnole, théâtre, roman, essai et poésie, en lien avec la crise économique. Il s'intéresse au renouvellement de la question de l'engagement et de la responsabilité sociale de l'écrivain, en particulier du romancier, et livre les termes d'un débat : d'un côté, les critiques dirigées à l'encontre d'une littérature qui a assumé le rôle assigné par le néolibéralisme et qui a oublié sa fonction sociale pour se renfermer sur elle, de l'autre, des écrivains qui font de l'articulation entre écriture, société et politique, l'axe majeur de leurs créations, tels Belén Gopegui, Marta Sanz, Isaac Rosa, Rafael Chirbes, Eva Fernández ou Rafael Reig.

Dieter Ingenschay pose les jalons d'une brève archéologie des romans de la crise en prenant comme point de départ la crise argentine et analyse les ponts entre la production latino-américaine et la production espagnole à travers l'examen de *El año del desierto* de l'argentin Pedro Mairal (2005), *Memorial del engaño* du mexicain Jorge Volpi (2013) et *Democracia* de l'espagnol Pablo Gutiérrez (2013).

Manuelle Peloille explore le roman de Isaac Rosa *La mano invisible* (2011) en examinant les relations intertextuelles que suggère le titre, l'inscription des textes fondateurs de la théorie libérale de Bernard Mandeville et d'Adam Smith, et revient plus largement sur les sources qui traversent le roman en les envisageant du point de vue des stratégies narratives qui convergent vers la parodie et la satire du discours dominant des élites sur le travail.

Diana Checa Vaquero se penche sur *Karnaval*, de Juan Francisco Ferré (2012). Elle analyse les ressorts carnivalesques de l'œuvre, les multiples jeux de fictionnalisation, de polyphonie et de perspectivisme autour de la figure centrale du Dieu K., économiste omnipotent. Autant de ressorts qui mettent au jour les abus de la classe politique et financière transnationale dans une allégorie du monde actuel, entre capitalisme brutal, excès d'information et manipulation.

La dernière étude est consacrée à *En la orilla* de Rafael Chirbes (2013). Le roman s'attache résolument à exposer les effets de la crise sociale en récupérant, à travers la voix du personnage principal, les voix des victimes, accablées par le chômage et la pauvreté. L'analyse montre comment cette phénoménologie de la crise sociale s'insère dans un réseau de références diégétiques et métaphoriques qui relie la crise espagnole à l'histoire de la

société postfranquiste largement explorée dans les œuvres antérieures du romancier, un réseau qui se contemple dans l'espace du marais, analysé comme chronotope et matière pour une poétique de la crise.